

article, je ne sçaurois être d'une trop grande confusion. Vous ne manquerez pas d'ajouter que ce qui prouve invinciblement que ce n'étoit pas la faute de mon cœur, est la violente passion qu'elle m'a inspirée. Si comme je l'imagine, vous pouvez lui dire tout cela d'une façon un peu moins usée que je l'exprime, vous le ferez. Vous ne devez pas ignorer combien, pour couvrir les choses communes qui lui échappent, le sentiment a besoin d'élégance; & elle est ici d'autant plus nécessaire qu'Hégésfide, accoutumée aux lettres de l'homme d'Athenes qui, dans ce genre, après vous écrit le mieux, ne peut que juger avec sévérité, celles qu'elle recevra de moi. Si, par hasard, vous en aviez pour votre propre compte, une qui fût toute prête, ne fût-elle pas même en tout point analogue à la situation où je me trouve, ne manquez pas de me l'envoyer sur le champ, j'aurai toujours moins de peine à l'y adapter que je n'en aurois à la faire. Sans me l'avoir dit, Hégésfide ne doute pas qu'à son réveil, elle ne doive entendre parler de mon amour; & vous connoissez trop les femmes pour ignorer combien il est dangereux auprès d'elles, de manquer

à ce que leur amour-propre s'est promis de notre part.



L E T T R E L I X.

LE MÊME A ANTIPE.

SI je suis fâché, ce n'est pas d'avoir pris une courtisane; mais de ce que le bruit en est assez répandu pour avoir été jusques à vous. Je me flattois que par la prudence dont je conduis cette affaire, elle seroit ignorée du public, ou du moins ne lui parviendroit que, quand ne subsistant plus, je pourrois la nier avec succès à Aspasia, pour qui seule j'avois besoin qu'elle fût un mystere. Le hasard, ou plutôt la vanité de Némée, a donné à cette fantaisie plus de célébrité que je ne voulois qu'elle en eût; & quoique je l'eusse assurée que je la quitterois, dès l'instant où je serois seulement soupçonné de la voir, il faut, ou qu'elle n'ait pas cru cette menace bien sincere de ma part, ou que la crainte de me perdre, ait eu sur elle moins de pouvoir que le plaisir de l'em-

porter aux yeux de tout le monde sur Aspasia, ou du moins, de me partager avec une femme si illustre à tous égards. Je suis surpris, au reste, que vous ayez tant de peine à croire réelle cette infidélité : sans compter qu'elle est tout-à-fait dans mon caractère, les dégoûts que me donne Aspasia, & que je vous ai confiés, auroient, ce me semble, dû vous la rendre plus vraisemblable. Vous ne vous en tromperiez pas moins à l'état de mon cœur, si vous me croyiez absolument détaché d'elle : j'y tiens toujours par les mêmes sentimens ; mais quand il se pourroit qu'ils fussent éteints, ce ne seroit point à Némée que ma vanité me permettroit de la sacrifier. Persuadé, à l'ennui que, malgré tout son esprit & tous ses charmes, elle me fait assez souvent éprouver, que si je ne me faisois pas un objet de distraction, il me seroit impossible d'y tenir plus long-tems, j'ai choisi Némée comme celle de toutes les femmes qui pouvoit le moins tirer à conséquence pour mon cœur. Aspasia & elle sont, en effet, d'un ordre si différent, qu'il ne se pourroit pas, quelques illusions qu'on voulût se faire, ou quelque loin que l'on portât le caprice du goût, que l'on fût jamais tenté d'accor-

der à l'une ce qui n'est fait que pour l'autre : ne craignez donc pas, encore une fois, que je me dégrade jusques-là. Némée ne possède pas plus mon cœur, ni qu'elle ne mérite, ni même, quelqu'amour qu'elle paroisse sentir pour moi, qu'elle ne desire, peut-être, de le posséder ; & je crois que, dans le fond, nous ne nous exagerons pas plus l'un que l'autre la sorte de mouvement qui nous joint sans nous unir. Ce n'est point qu'en ne voulant même lui tenir aucun compte d'avoir, uniquement dans l'espoir d'être à moi, quitté Pharnabâze, de qui elle étoit adorée, elle ne ressemble tout ce qu'il faut pour l'être. La figure la plus séduisante, toute la fraîcheur, toutes les graces de la jeunesse, une ame vive & sensible, &, peut-être, quoique sous une autre forme, c'est à dire, avec moins d'appareil, autant d'esprit qu'Aspasia ; une noblesse infinie dans sa façon de penser, & qui touche d'autant plus qu'on l'attend moins de son état ; voilà quelle est cette même Némée dont vous vous faite un si odieux portrait. Ne pensez point, je vous en conjure, que ce soit l'amour qui vous la peigne ici : je vois aisément, par ce que vous m'en écrivez, que vous me croyez pour elle

la plus violente passion ; mais , fût-ce ou d'Axiochus , ou de Thrazylle que vous tinssiez cette nouvelle , n'en foyez pas moins convaincu qu'on s'est trompé à ce que Némée m'inspire. Mes goûts , j'en conviens , ressemblent assez à des fureurs , pour que l'on puisse d'abord s'y méprendre ; mais personne n'ignore qu'ils sont d'aussi peu de durée qu'ils ont de violence ; & si je donne quelquefois à mes amis sujet de craindre qu'ils ne me menent trop loin , du moins , ne dois-je jamais leur laisser à redouter qu'ils m'emportent trop long-tems. Vous-même pouvez-vous penser qu'un cœur sur qui la plus aimable femme de la Grece n'a pu faire qu'une légère impression , puisse être subjugué par Némée ? Il est vrai que , suivant mon usage , ce que j'ai senti pour elle a d'abord été d'une vivacité prodigieuse ; & que j'ai cru même pendant quinze jours que je l'aimerois toute ma vie ; mais les choses sont déjà rentrées dans leur ordre ordinaire ; & si elle m'amuse encore beaucoup , je n'en ai pas moins de quoi être sûr non-seulement que je me suis trompé , quand je me suis cru pour elle une véritable passion , mais que je me tromperai toutes les fois que je me croi-

rai capable d'en avoir une : conviction qui , toute bien fondée qu'elle est , ne m'en empêchera pas plus de m'y méprendre à la première occasion , & d'agir en conséquence. Quelque plaisir ; toutefois , que m'offre encore la possession de Némée , je sens que ce ne seroit pas sans douleur que je perdrois Aspasia. N'est-ce que par vanité que je desire qu'elle ne cesse pas d'être à moi ? N'entre-t-il point encore de l'amour dans le desir que j'aurois de la conserver ? Mais quand il se pourroit qu'elle fût assurée sur mon cœur par les avantages réels qu'elle a sur l'objet de ma fantaisie actuelle , ou qu'elle m'aimât assez pour en attendre patiemment la fin , pensez-vous que le choix que j'ai fait ne me dégradât point à ses yeux ; & se peut-il qu'elle perde de son estime pour moi sans perdre beaucoup de sa tendresse ? Tout humilié , cependant , que je suis moi-même de lui donner une pareille rivale , je n'en voudrois pas plus qu'elle en exigeât le sacrifice , parce que , soit que mon goût pour Némée ait encore trop de violence , ou qu'il soit de mon caractère d'attacher de la honte à céder , je craindrois qu'en y mettant de l'empire , Aspasia ne me

rendit Némée d'un plus grand prix qu'elle ne m'est ; & je connois trop sa fierté pour ne pas craindre qu'en cette occasion elle n'agît beaucoup plus d'après sa façon de penser, qu'elle ne se prêteroit à la mienne. C'est cette crainte, que vous qui la connoissez, ne trouverez pas moins bien fondée que moi-même, & non la vaine crainte de voir blâmer mon choix par des gens peu faits pour influer sur mes goûts, qui m'avoit fait desirer que mon caprice pour Némée ne transpirât pas ; mais malgré mes soins, j'ai tout lieu de croire qu'Aspasie en est plus instruite que je ne voudrois. Ce n'est pas, cependant, qu'elle ait daigné m'en faire le reproche le plus léger : l'air que je lui vois avec moi est jusqu'à présent l'unique chose qui puisse me faire croire qu'elle ignore moins ce que je fais qu'elle ne veut paroître l'ignorer. Ce n'est point encore qu'elle se refuse absolument à mes desirs ; mais ou elle trouve tant de raisons pour les éluder, ou quand enfin elle se détermine à s'y rendre, elle porte dans mes bras si peu d'ardeur & tant de contrainte que, moins je puis la soupçonner de méditer une infidélité, plus il m'est impossible de me flatter de lui avoir bien

caché la mienne. Il est bien difficile, en effet, que l'on puisse confondre cette complaisance sèche & froide qu'une femme peut prendre sur elle de s'imposer, avec cette ardeur vive & tendre que lui donne l'amour ; & il n'est, selon moi, permis qu'aux maris, qui sont aussi rarement aimés qu'amoureux, de prendre pour de la tendresse la soumission au devoir, & d'en être contents, soit parce qu'ils n'en desirent pas plus, soit parce qu'on les a accoutumés à n'en pas voir davantage. Puis-je aussi raisonnablement me flatter que, l'imagination pleine de Némée, je paroisse à Aspasie ce qu'elle m'a vu lorsque je n'étois occupé que d'elle ? L'envie que j'ai de croire que je n'en desire pas une autre, suffit-elle pour lui rendre l'empire qu'elle avoit sur moi ? Puis-je me déguiser que nos rendez-vous sont plus courts, & moins animés qu'ils ne l'étoient, & que je ne dois en accuser que mon cœur ? Autrefois, & il n'y a pas encore bien long-tems, elle ne m'entretenoit jamais assez de sa tendresse ; & je me plaignois amèrement quand je la voyois employer à m'instruire, un tems qui me sembloit ne devoir être consacré qu'aux plaisirs. Aujourd'hui je la porte de moi-même

sur ces mêmes sujets que je ne pouvois tranquillement lui voir traiter, & chercher plus à l'y arrêter qu'à l'en distraire. Mes sens, toutefois, n'ont pas à beaucoup près autant perdu que mon cœur; & il m'est, par je ne sçais qu'elle bizarrerie, plus aisé de lui prouver qu'elle les anime encore, que de lui dire que je l'aime. Ah! j'en rougis; quels que soient les charmes de Némée, elle n'est pas faite pour remporter sur Aspasia un pareil triomphe; il m'avilit encore plus qu'il ne l'honore. Indépendamment de tout ce que mérite d'estime & d'attachement la femme de Périclès, je ne sçaurois douter qu'elle ne m'aime de la plus vive tendresse; & quelqu'impression que je paroisse faire sur Némée, je sens, malgré tout le desir que j'aurois de m'aveugler à cet égard, ou que tout autre que moi lui pourroit être aussi cher, ou du moins que je n'obtiens sur le reste de l'univers qu'une préférence momentanée. Mais, en pensant de chacune d'elles comme je le dois, ce qu'y gagne Aspasia, ne me ramene pas plus à elle, que ce que Némée y perd ne me soustrait à son empire; & né plus voluptueux que délicat, moins reconnoissant du sentiment que je puis inspirer, que gêné du prix qu'on

en exige, j'ai bien peur qu'en convenant de toute mon injustice, je n'y mette le comble en rendant, par mon inconstance, Aspasia aussi à plaindre que vous la supposez déjà.

L E T T R E L X.

ASPASIE A ALCIBIADE.

QUE vous êtes barbare! ou ne vous offensez point de ce que je voudrois cesser de vous aimer, ou ne me rendez pas nécessaire un si cruel effort. Aimez-moi s'il se peut, ingrat! ou laissez ce cœur que vous semblez n'avoir cherché à rendre sensible que pour jouir du plaisir si digne de vous, de le déchirer, reprendre, si pourtant il le peut jamais, avec son ancienne indifférence pour vous, ses premiers sentimens pour Périclès. N'en est-ce donc pas assez pour votre gloire que d'avoir fait naître la plus violente des passions, & de l'avoir rendue si malheureuse, sans exiger encore que les tourmens que vous me faites éprouver soient

190 LETTRES
éternels ? Vous aimez Némée : que vous importerait-il donc que je ne vous aime plus ? Je ne sçais comment vous pensez ; mais je ne sçaurois douter que si quelqu'un vous avoit succédé dans mon cœur, votre amour, si après mon inconstance je vous en inspirois encore, ne fût pour moi le plus horrible des supplices. Non, vous ne sçauriez jamais imaginer tout ce que, malgré la reconnoissance, l'estime, & même la vénération qui m'attachoit à votre illustre rival, la passion que je lui inspire, me fait souffrir ; & combien, quelque contraire que ce sentiment de sa part pût être au bonheur de ma vie, je desirerois que la haine ou l'indifférence en eussent pris la place. J'en serois plus à plaindre, sans doute ; mais du moins, je ne m'en trouverois pas si criminelle ; & n'éprouverois ni la honte, ni le tourment de feindre des mouvemens que je n'ai plus, & que je ne suis jamais forcée de montrer sans en être avilie à mes yeux, au delà de toute expression. Libre, autant que je suis enchaînée, rien ne peut vous forcer à ces égards qui me désespèrent. Si tout me défend de découvrir à Périclès l'état de mon cœur, rien ne vous impose la loi de

ATHÉNIENNES. 191
me dissimuler la situation du vôtre ; & quand je vous entends me dire avec tant de froideur que vous m'aimez toujours, ou recevoir de même tout ce que mon amour me dicte pour vous ; moins enfin, je vous vois de motifs pour l'un & pour l'autre, plus je dois nécessairement en conclure que vous ne m'aimez plus. Mais, comment, après l'aveu que vous m'en avez fait vous-même, pourrois-je en douter encore ? *Ce n'est*, dites-vous, *qu'un goût* : ah ! quelle distinction ! Et comment avez-vous pu vous flatter que je l'adoptasse, ou que, si enfin je consentois à l'admettre, à votre frénésie pour elle, autant qu'à votre langueur auprès de moi, je ne fusse point obligée de croire qu'il faut qu'un goût prenne sur vous plus qu'une passion ? On abuse long-tems l'amour ; je ne vous en ai que trop donné la preuve : le besoin qu'on a d'être aimé : ce que, par sa tendresse propre, on sent qu'on mérite de retour : l'opinion que l'on a de ce qu'on aime, & que l'on s'obstine à conserver comme le bien le plus précieux dont on puisse jouir : la crainte même de voir s'altérer un sentiment qui est devenu le charme de notre vie, loin de permettre que l'on

cherche à s'éclairer, ou que l'on profite des moyens que l'on peut en avoir, tout au contraire, nous engage à nous affoiblir tout ce qui pourroit porter dans le cœur une si funeste lumière. Vous prétendez que je juge mal de vos sentimens : il est vrai que, soit par fausseté, soit ce que je croirois plutôt encore, que votre orgueil souffre de me perdre, il n'y a rien, hors la seule chose qui pourroit me prouver ce que vous me dites, que vous ne tentiez pour me retenir dans vos chaînes. Hier même encore vous ne répondiez à mes plaintes que par des reproches qui m'offensoient d'autant plus que vous étiez intérieurement plus sûr que je ne les méritois pas. Vous jaloux ! ah perfide ! si vous l'étiez ! . . . Mais quelle illusion ! & à quel point ne faut-il pas que j'aime encore pour me la faire ! Hélas ! vous ne sçavez que trop que ce n'est point pour me livrer à une nouvelle erreur que je voudrois m'arracher à la cruelle passion qui me déchire. Quelque chose que j'aie perdue, peut-être, à vous avoir donné cette certitude, je serois, cependant, désespérée que vous ne l'eussiez pas. Que votre vanité, cet unique sentiment de votre ame, qui souffre

souffre seule du parti que vous me forcez de prendre, se console donc : croyez même qu'après vous avoir aimé, il n'y a rien sous le ciel qui puisse me paroître aimable ; que je ne puis que gémir le reste de ma vie du malheur de n'avoir pu vous rendre sensible ; & qu'enfin, malgré votre ingratitude, vous seul en remplirez tous les instans. Il m'auroit été aussi doux que vous n'eussiez dû cette certitude qu'à votre estime pour moi, qu'il m'est affreux de ne pouvoir l'espérer que de votre amour-propre ; mais, quoi que ce soit qui vous la donne, la seule consolation qui me reste est de ne pouvoir douter, quelque desir même que vous puissiez avoir de la perdre, que vous ne la conserviez toujours. Toute sûre que je suis, cependant, que votre estime ne peut jamais m'être enlevée, je tremble que votre injustice ne voie qu'une méprisable inconstance dans la nécessité où vous-même me mettez de briser des nœuds qui, si vous eussiez pensé comme moi, auroient été éternels ; & qu'enfin, vous ne m'accusiez quand vous ne devriez que me plaindre. Me fussiez-vous aussi indifférent qu'il est vrai que vous m'êtes cher, je ne soutiendrois pas, sans le

plus horrible désespoir, l'idée que dans cette cruelle circonstance vous semblez vous faire de moi; mais suffiez-vous en penser effectivement ce que, pour ne me laisser aucun tourment à ignorer, vous feignez d'en croire; fusse-je même dans votre esprit au rang de cette Némée qui, toute vile qu'elle est, dites-vous, à vos yeux, m'enleve pourtant votre cœur, je n'en voudrois pas continuer davantage une liaison dont vous ne me faites plus qu'un supplice. Vous ne cessez de me répéter que, si je vous aimois véritablement, je serois plus indulgente: ah! cruel! combien n'y a-t-il pas de tems que je vous pardonne! Quels égards n'ai-je pas eu pour la méprisable passion qui vous entraîne, tant que j'ai pu me flatter que ce n'étoit qu'une fantaisie; & quel autre sentiment que l'amour peut inspirer tant de patience! Ce n'est, osez-vous ajouter, que la vanité qui, prenant à mes yeux le masque de la délicatesse, fait le malheur de ma vie des plaisirs qu'une autre vous procure. Quoi! vous voudriez que ma tendresse respectât jusques à ceux de vos caprices qui l'outragent le plus!... Je ne répondrai point à des sophismes dont il

ne se peut pas que vous ne sentiez vous-même tout le faux, & qui font encore plus de tort à votre cœur qu'à votre esprit. Quoique je ne doive point présumer qu'en étendant vos raisons, vous leur donniez plus de force, ou que ma présence ne change rien à votre façon de penser; que je sente, enfin, qu'en consentant encore à vous voir en particulier, je ne me prépare que de nouveaux chagrins, comme à vous de nouveaux crimes, je veux bien, & pour la dernière fois, me prêter à ce que vous desirez. J'aurois, sans doute, beaucoup à rougir de ma facilité à céder à tout ce que vous exigez de moi, si je n'étois pas convaincue qu'il vous fera toujours plus honteux d'abuser de mon indulgence, qu'il ne peut me l'être d'en avoir tant.



L E T T R E L X I.

L A M Ê M E A U M Ê M E.

NÊMÉE n'est pas plus faite pour disputer rien à Aspasia, qu'Aspasia pour partager rien avec Némée. Il faut donc nécessairement, ou que vous rompiez, & sans retour, avec la dernière, ou que vous renonciez à la prétention de faire croire à l'autre que vous l'aimez toujours. Je trouve, même, que, vous pardonner une infidélité qui doit me blesser d'autant plus qu'elle vous dégrade davantage, est pousser l'indulgence aussi loin qu'elle puisse aller; c'est, à vous parler avec franchise, un effort dont je ne me serois jamais crue capable; & qui ne peut que m'avilir; si par le plus sincère repentir, & par tous les sacrifices qui peuvent me le constater, vous ne vous en rendez pas digne. Tel est le résultat de toutes les réflexions qui se sont présentées à moi dans le cours de cette nuit, que vous m'avez si généreusement accordée pour prendre sur ce qui nous

divise un parti définitif. Si je veux bien (ainsi que par pure politesse, sans doute, vous paroissez le désirer) ne point croire que vous me confondez avec le nouvel objet qui vous occupe, ce n'est pas assurément que vous me donniez sujet de m'en flatter; mais parce que j'ai besoin de ne vous mépriser que le plus tard qu'il me sera possible. Ce sera, selon toute apparence, bien moins à l'estime que je m'obstine, malgré vous-même, à vous conserver, qu'à une vanité dont je ne suis, peut-être, pas aussi susceptible que vous le pensez, que vous attribuerez ce sentiment; mais pour peu que vous puissiez encore nous juger sans partialité, vous conviendrez que si vous êtes attaché à Némée autant que de tout ce que vous faites pour éviter de rompre avec elle, je dois l'inférer, ce n'est pas pour moi une raison ni de penser plus mal de moi-même, ni de croire que ce soit moi qu'une pareille préférence doive humilier. J'ai beaucoup de sujets d'être sûr que vous ne rougissez point de ce choix autant que vous me le dites; mais quand, à cet égard, vous ne m'exagéreriez rien, les attachemens dont on rougit le plus, ne sont pas toujours

ceux que l'on rompt le plus aisément, & je crois vous en donner la preuve. Tout ce que vous me dites hier sur cela, étoit admirablement bien travaillé. Vous m'établîtes avec tout l'art imaginable, entre le foible des sens & les sentimens du cœur, de très-déliçates distinctions; mais, en même tems, elles étoient si subtiles que, quelque esprit que l'on veuille bien m'attribuer, j'avoue qu'il ne me fut pas possible de les saisir. Ce qui me fait penser que ce n'est aussi qu'à mon peu de pénétration que vous vous en êtes pris du malheur qui m'est arrivé de ne les point entendre, c'est que vous avez cru qu'en les écrivant vous me les rendriez tout à la fois plus frappantes & plus sensibles. Je dois, du moins, vous supposer cet objet: car si vous ne l'aviez pas eu, votre lettre n'étant qu'une répétition fort étendue de notre entretien d'hier, elle seroit parfaitement ridicule; & je ne sçaurois présumer que, quelqu'indifférent que vous soyez aujourd'hui sur l'opinion que j'ai de vous, votre intention ait été que je n'en pusse porter que ce jugement. Vous me priez de vouloir bien la lire sans prévention: c'est ce, qu'autant que l'intérêt que je

prends à la chose, a pu me le permettre, je crois avoir fait. Vous me demandé encore que je vous fasse la grâce de bien peser vos raisons: comme c'en est une que je vous ai déjà accordée, & que vous ne m'offriez rien de nouveau à discuter, c'est une peine que j'ai cru devoir m'épargner. Vous avez tort de vous en prendre, soit à votre peu d'éloquence, soit à une sorte d'obscurité dont en cette occasion, ce me semble, vous vous accusez fort gratuitement, du peu d'impression que font sur moi des choses qui, selon vous, devroient me frapper si vivement. Vous sçavez que je m'y connois; & je suis bien aise, pour rassurer sur cela votre vanité, de vous dire que je vous ai trouvé autant d'éloquence & de clarté que vous pouviez, en effet, desirer que je vous en trouvasse: mais vous seriez, s'il se pouvoit, aussi éloquent & aussi lumineux que Périclès lui-même, que vous ne m'en persuaderiez pas davantage qu'entre les bras d'une autre, vous n'en êtes pas moins à moi. Quant, au reste, il seroit possible que vous parvinssiez à me persuader une pareille absurdité, comme il n'en seroit pas moins sûr que ce seroit toujours me faire cou-

rir le risque de vous paroître moins aimable, je croirois n'en avoir pas moins à me plaindre de ce que vous vous feriez mis dans une position qui, en me faisant, tout au moins, douter de votre tendresse, ne pourroit qu'alarmer beaucoup la mienne. Vous me faites trop de grace de me demander ce que je desiré que vous fassiez. Je sens, assurément, tout le prix des égards que, dans les circonstances où nous sommes tous deux, vous voulez bien avoir pour moi; & je crois ne pouvoir ni mieux vous le prouver, ni mieux vous les rendre, qu'en vous laissant, à mon tour, le maître de faire ce qui vous plaira.



L E T T R E L X I I .

N É M É E A U M Ê M E .

QUOIQUE, dans son origine, Aspasia ne fût que ce que je suis, l'étendue de ses lumières, les graces de son esprit, la sublimité de son éloquence, l'amour de Périclès, & enfin, l'estime & l'amitié de Socrate, lui ont

fait un si grand nom, que je ne suis point surpris que vous la mettiez dans le nombre des femmes qui ont fait honneur à leur siècle & à leur patrie; mais je le suis beaucoup, je vous l'avoue, de vous voir me placer dans la même classe. Ce n'est pas, assurément, que je ne sois fort célèbre; mais, qu'est-ce, pour mériter de ne pas mourir toute entière, qu'une célébrité que je ne dois qu'à mes erreurs, à une façon de penser qui, si elle est par quelques-uns, décorée du titre de philosophie, est par un beaucoup plus grand nombre d'autres, fort différemment qualifiée, & à une beauté que chacune des années qui vont s'écouler, dégradera insensiblement, & dont, enfin, le tems ne me laissera pas la plus légère trace. Mais, dites-vous, vous êtes la seule qui ayez su allier la noblesse d'ame avec une profession qui semble nécessairement l'exclure: vous êtes donc une femme extraordinaire. Quand j'admettois que l'on dût me tenir un si grand compte d'une vertu qui me coûte si peu, de ce que je serois extraordinaire, s'ensuivroit-il que je fusse illustre? Que je joigne encore à cette façon de penser, qui vous paroît si singulière, la probité